

Olivier Flournoy

La jouissance du dit

Paru dans la Revue française de psychanalyse. Volume 54, Numéro 1, 1990.

Pour citer ce document :

Flournoy, O. La jouissance du dit. In: *Revue française de psychanalyse*. Vol. 54, N° 1, 1990. 44-63.

http://www.flournoy.ch/docs/Olivier_FLOURNOY_Articles_1990.pdf

La jouissance du dit

Olivier Flournoy

Si, en psychanalyse, le terme de jouissance a un sens, c'est sans doute au niveau de la parole. Et si la jouissance signifie, selon le principe du plaisir-déplaisir à la fois et simultanément, la décharge pulsionnelle, c'est-à-dire la chute de la tension sexuelle libidinale, et l'abolition des conflits de réalité, réalité représentée par la présence effective de l'analyste, cet autre vécu comme absence d'un autre, alors la jouissance du dit signifie également le terme de l'analyse, ce moment où les pulsions déchargées et les conflits abolis ne la justifient plus, et même davantage, la rendent inconcevable.

La jouissance est envisagée ici au niveau d'un échange verbal qui aurait la même valeur qu'un échange sexuel « réussi » entre deux partenaires, mais qui dans son aspect de sublimation ne comporterait que du dit comme acte auto-désignant, dépouillé de toute connotation pulsionnelle érotique ou agressive. Acte attendu, désiré, en suspens, pour qu'aussitôt vécu il n'en reste rien de plus que son évocation satisfaisante. Non pas acting out mais bien acte qui ne deviendra objet de pensée qu'après coup.

Si la jouissance du dit est un acte qui ne peut être objet de commentaires sans être aussitôt transformé en objet de pensée, on comprend qu'en analyse on ne puisse que l'évoquer sous l'angle habituel des conflits et des résistances, donc de l'interprétation de ce qui ne serait qu'un passage à l'acte, ou alors le considérer dans la perspective d'un signe de fin d'analyse. C'est là un de ces paradoxes auxquels la pensée nous habitue, paradoxe qui interdit à cet acte d'être pensé sans être aussitôt détruit. Tout comme ce qu'on appelle sublimation et qui ne saurait être considéré en analyse que sous l'angle d'une formation réactionnelle.

Un analyste ne saurait être surpris par de tels paradoxes, lui qui s’y trouve confronté journallement à propos de l’inconscient : comment en parler puisque de ce fait même il le rend conscient ? Ou alors il en parle en utilisant un métalangage.

Pendant la séance, l’analyste est à l’écoute du discours de son analysant, discours préconscient émaillé d’actes dont l’analysant a plus ou moins conscience ; il en retire la conviction de quelque travail sous-jacent qui n’est autre que le fruit de l’inconscient. L’analyste choisit alors d’en parler en interprétant avec la langue qui leur est commune ; Zénon malgré lui, il va créer du conscient ou, si l’on préfère, nier la réalité de l’inconscient, le détruire. Ce dernier demeure insaisissable. Ou, seconde possibilité, l’analyste va se placer dans la position de métapsychanalyste et signaler, désigner en métalangage, ce dont il parlait lorsqu’il était interprète : voici l’inconscient.

Ces exclusions pratiques que l’analyste ne peut éviter se retrouvent dans l’opposition entre attitude « thérapeutique » où l’on interprète, et attitude « didactique » où l’on explique.

Même si se contenter d’une telle méthode ou d’un tel choix pour contourner le paradoxe n’est pas le résoudre pour autant, il semble bien que l’analyste s’y tienne et ait une tendance à renoncer à une vision globale ou unitaire qui permettrait que l’inconscient soit dit ; ce qu’on vit est conscient, ce qu’on dit est préconscient. Impossible d’éprouver ou de dire cet inconscient qui nous vit, qui nous dit, sans être spatialement, temporellement et logiquement en dehors, à côté, sans être décentré.

Il arrive pourtant, me paraît-il – et c’est là l’objet de cet article – que ce paradoxe puisse être dépassé, c’est-à-dire qu’en analyse, pendant la séance et dans son cadre, l’analyse ne soit plus ce qu’elle est habituellement et qu’on soit soudain en plein centre. Bref, que l’analyse soit en quelque sorte arrivée à ses fins. Autrement dit, que le paradoxe de l’insaisissabilité de l’inconscient se soit évanoui.

J’appellerai « jouissance du dit » cet instant privilégié entre tous où le dit serait l’élément immatériel unitaire de jouissance. Instant où analyste et analysant ne seraient plus décentrés.

Il s’agirait d’un instant de plaisir démuné de tout déplaisir, signant le passage d’un discours psychanalytique où toute reconnaissance implique la méconnaissance, où toute connaissance se paye du prix de l’ignorance, où toute trouvaille se fait aux dépens d’une perte, où toute retrouvaille s’accompagne inévitablement de séparation, à un dit pour lequel le paradoxe de l’inconscient n’aurait plus de raison d’être. A un dit qui serait la légitimation de la fin de l’analyse comme un *acte de passage* dépourvu d’ambiguïté, et non comme une décision, concertée ou non, laquelle est nécessairement surchargée de la négation de son contraire.

Acte de passage¹ qui n’aura été précédé que par une série de passages à l’acte,

¹ Cf. mon essai, *L’acte de passage*.

c'est-à-dire par une série de prises de position, « malentendus » désormais sans conséquences.

Bascule de l'évanouissement des tensions, des conflits, des incompréhensions, dans l'instant de tous les possibles, chacun pour soi sans préjudice pour son autre et pour l'autre, coexistence des deux faces du paradoxe.

La jouissance du dit condenserait à la fois la fin souhaitée d'une analyse qu'on aimerait réussie, et le départ d'un bon pied dans un avenir inconnu. D'un bon pied du point de vue intersubjectif car si la séparation succède à la jouissance, elle n'est en rien comparable à la mort ou à l'abandon puisque le dit, dans son immatérialité unitaire se mue en souvenir commun, à oublier ou à chérir selon le goût de chacun. Et du point de vue intrasubjectif car la jouissance portant sur le dit signe par là même la satisfaction d'un « travail » bien fait, travail porté sur la parole avant tout.

J'ai, parlé brièvement ailleurs² d'une séance qui me semble une bonne illustration de ce que peut être la jouissance du dit. La voici, plus en détail.

Nous en sommes à la dernière semaine (décision concertée mais toujours révocable) d'une analyse plutôt longue, avec ses hauts et ses bas, ses ententes et ses incompréhensions relatives, ses moments de calme et ses actings menaçants.

L'analysant en est à ce stade où il peut enfin s'interroger sur lui-même sans réticences, sous l'écoute et parfois avec l'aide interprétative de l'analyste.

Après quelques points de suspensions, l'analysant dit :

« Tiens, j'ai rêvé cette nuit, c'est plein de bestioles, un tas de vermine ».

Cela me paraît tomber fort mal à propos. Pourquoi maintenant? De quelle réalisation de désir peut-il s'agir, si tel est le cas? De quelle rechute?...

Tout au long de cette analyse une impression a prévalu, qui soutenait mon intérêt et mon espoir de réussite : le danger ne me semblait pas vraiment intérieur au sujet; comme si ce dernier aurait eu la capacité de l'objectiver. Encore que ce soit là une remarque quelque peu obscure. Le sujet de l'énoncé serait-il moins inquiétant que le sujet de l'énonciation? Serait-ce là une manière de dire la différence que font les psychiatres entre névrose et psychose? Bref, selon moi, la vermine n'était sûrement pas le sujet parlant, ce pouvait être son autre, le moi-objet, ou mieux encore l'autre de ce moi. Mon espoir résidait alors dans le fait qu'elle soit une manière de nommer les personnages du roman familial. Comme chacun sait, vermine et fratrie entretiennent des liens privilégiés. Et mon ennui, pour ne pas dire ma crainte, était d'être moi-même à nouveau vermine par la vertu du transfert.

Toutefois le « tiens! », interjection pleine d'une familiarité ignorée et dont le destinataire n'est pas précisé, souligne l'objectivation et permet d'échapper à une telle interprétation. Cela peut s'entendre : prends ce rêve, cette vermine, c'est pour toi mais ce n'est pas toi...

² *La psychanalyse, une science?*

Ceci explique peut-être mon intervention, laquelle ne sera pas interprétative mais reconstructive. Reconstructive non pas de l'histoire du sujet mais de notre histoire analytique :

« Pouvez-vous me redire ce rêve ? » Question d'une rare banalité qui recèle pourtant une manœuvre complexe nullement préméditée. D'abord me réintroduire comme analyste dans le discours ; redire, à moi analyste vouvoyant, et par là éviter l'intimité qui facilite l'envahissement vermineux, ou à l'inverse, l'exclusive par identification. Ensuite, recentrer le récit sur le rêve lui-même, mettant ainsi en évidence sa qualité propre par rapport au sujet endormi. Enfin, souligner grâce au récit du récit du rêve, sa place de tiers entre analysant et analyste ; il ne s'agit pas de *votre* rêve qui a trouble votre nuit, mais du récit de ce rêve qui vient de troubler *notre* harmonie.

« C'était une armoire... je l'ouvrais. Un essaim s'envolait... des mites. »

Mon impression de soulagement fut immédiate. Le récit est résolument distinct du locuteur, l'image claire, en relief, la représentation de mots recouvre une représentation de choses imaginables à travers la visualisation de la scène. L'armoire n'est pas le sujet. C'est sans doute le sujet-objet avec tout son symbolisme sexuel bien connu. L'armoire n'est pas tabou, ni son contenu, les mites. Quant à ces dernières, si elles sont l'objet de l'objet du sujet, ou le contenu du contenu de la pièce où se déroule l'analyse, elles confirmeraient plutôt mon sentiment de confiance. Ces insectes ne s'attaquent pas à la peau mais à la laine qui la protège. Certes, un enfant peut mourir de froid si les couvertures que lui prodigue sa mère sont mitées, il est toujours possible de les repriser. Du reste, les mites s'envolent, elles quittent la scène analytique ou de transfert, et ceci grâce à un acte de l'analysant. C'est bien lui qui ouvre l'armoire.

Puis soudain, après un bref silence, l'on décolle de la chose, du terre à terre, et c'est la jouissance du dit :

« Ah... les mythes ! » s'exclame-t-il.

Dans un même instant j'entends le ah ! et je me dis : les mythes. Ou encore j'éprouve le soulagement du « ah ! en me disant les mythes... Moment ineffable où j'entends du dehors ce que je me dis dedans, et où l'analysant, j'en suis convaincu, ressent quelque chose du même ordre.

Moment ineffable où les différences s'abolissent, où les références spatio-temporelles s'annulent les unes les autres, où la logique n'est plus de mise, où le dit perd son poids de signifiante et de représentation pour éclater, s'éclater, dans cette matérialité unitaire de jouissance.

La jouissance du dit vient conforter notre décision d'arrêter l'analyse ; c'est un acte de passage : avec l'envol de la réalité du mythe de l'analyse, nous nous retrouvons dans le quotidien. Nous étant connus et reconnus, nous pouvons nous séparer de fait.

La psychanalyse est de l'ordre de la reconnaissance d'une histoire inconsciente. L'apprentissage en est une condition nécessaire : retrouver une clé, l'Œdipe, à travers la pensée des autres. Mais insuffisante, car, si la théorie psychanalytique aspire à l'universalité œdipienne, elle est incapable de démontrer directement ce sur quoi elle se fonde, l'inconscient, sinon au second degré, c'est-à-dire métapsychologiquement. Par définition, l'inconscient est inaccessible à la conscience de manière permanente.

De plus, la métapsychologie à elle seule ne saurait orienter la démarche de l'analyste.

Phénoménologiquement, l'inconscient n'est qu'ignorance. Ignorance privée certes, mais ignorance tout de même. Le supprimer est un gain. Métapsychologiquement, il est fondement sans lequel nous ne sommes que matière brute. Le saper est une catastrophe. Le découvrir, c'est le trouver, c'est aussi le perdre. Est-ce un bien ? Est-ce un mal ? La théorie psychanalytique ne tranche pas.

Le dit, quant à lui, se situe au-delà de l'inconscient, au-delà de l'ignorance privée. Le dit se dit avec nos langues qui sont celles de nos parents et les nôtres. Et s'il y a jouissance du dit, ce sont nos langues qui deviennent la nôtre. Mariage entre deux pensées et deux corps par l'intermédiaire d'une seule langue. C'est autre chose qu'un sourire sans pourtant être un contact, tous deux n'appartenant pas au cadre analytique. C'est à la fois moins et plus.

La jouissance du dit est un tout, elle est générale, globale, c'est une connaissance et une reconnaissance de soi et des autres. Ainsi la jouissance du dit n'est pas une excentricité, son statut à la fois universel et singulier autorise d'en faire la théorie.

Si l'inconscient est l'universel de la psychanalyse, le dit en est son signifiant ; il inclut condensations, déplacements, passé, présent, logique, illogisme ; il inclut la multiplicité. Au-delà du sujet, il est interpersonnel, objectif-subjectif, abstrait.

La jouissance, elle, en est le signifié ; c'est une réalisation singulière ; elle méconnaît celle de l'autre, même si elle s'y reconnaît. Elle est personnelle, subjective-objective, concrète.

Si la jouissance est privée, le dit est public ; il concerne tous les grands thèmes de la psychanalyse, le complexe d'Œdipe, le phallicisme, la castration.

Ce qui réunit et distingue tout à la fois analyste et analysant est alors la conjonction des deux. La jouissance du dit permet simultanément la reconnaissance (but de l'interprétation) et la personnalisation grâce à l'acte de passage, à la fin de la cure (but de l'analyse).

Ces remarques font rebondir la problématique de l'inconscient. L'inconscient et la psychanalyse sont-ils entièrement synchroniques ? Ou l'inconscient a-t-il un devenir indépendamment d'elle et hors de son cadre ? Notre inconscient d'analystes est-il professionnel ou a-t-il une histoire vieille comme le monde ?

En physique fondamentale, ce qu'on découvre préexiste à la découverte. L'univers en expansion, la concentration de la masse en un point. Mais les mathématiques sans lesquelles ces découvertes sont impensables, préexistent-elles à la pensée qui les permet ?

En physique, en chimie ou en biologie, la théorie autorise des découvertes inédites.

Sans doute, la psychanalyse est-elle une découverte de quelque chose d'inédit et de totalement original, découverte du jeu d'un inconscient spécifique dans un cadre particulier. C'est là son universel, même si l'inconscient et les divans existent depuis des temps immémoriaux.

Mais alors la jouissance du dit, comme limite au domaine et au pouvoir de l'inconscient, fait-elle voler en éclat l'universel psychanalytique, ses complexes et sa métapsychologie ? Si tel est le cas, les mythes de l'analysant et ceux de l'analyste ne seraient plus que le mythe de l'analyse qui a permis leur reconnaissance. Pourquoi pas. Ce ne serait que quand le mythe de l'analyse se déchire, se dévoile, s'envole, qu'analyste et analysant se reconnaîtraient enfin comme différents.

Alors qu'ils se méconnaissaient comme étrangers...

La jouissance du dit annule la valeur limitative de la mère universelle (du père).

Le dit est langage psychanalytique dégagé de l'esclavage que la langue maternelle impose à la parole. Dégagé de tout ce que l'appartenance à une telle langue contient de politique, d'idéologique, de raciste³. Il est dit dans notre langue à nous, analystes analysants, quels qu'aient été nos pères et mères respectifs. Ainsi la jouissance du dit laisse entrevoir une issue à un conflit bientôt vieux comme l'analyse : l'emphase et la démesure réactionnelles données à la mère phallique par Mme Klein face à l'importance donnée au père castrateur par M. Freud et ses filles (Anna Freud, Marie Bonaparte, Hélène Deutsch, etc.) peuvent être entendues comme propres au langage psychanalytique, destiné en dernier ressort à promouvoir la découverte de la parole libératrice qui, dans le cadre divan fauteuil, permettra la reconnaissance réciproque.

Quand on est psychanalyste, il n'est guère possible d'envisager la jouissance comme un plaisir extrême qui n'impliquerait pas les sens et leur sexualisation. C'est bien de jouissance libidinale qu'il s'agit, celle qui peut surprendre la personne et paradoxalement lui signifier son altérité à travers l'invasion unitaire, ou, à l'opposé, lui laisser un sentiment bienfaisant de totalité survivant à son caractère étranger et fugitif. Cette dernière phrase peut sans dommage être transcrite au pluriel. Jouissances qui peuvent surprendre les individus, leur signifier leur altérité ou leur donner de fugitives impressions unitaires.

³ Cf. Lepschy. p. 33.

Qu'en est-il alors de la jouissance du dit ? Qu'est-ce que ce dit ?

Si l'on se penche sur l'exemple mentionné, la représentation de mot mite, insecte nuisible et destructeur de ce qui nous tient au chaud, recouvre une représentation de chose signifiant la peur et l'horreur. Un essaim de mites dans son armoire, ce sont les affres de la dévoration interne-externe illustrées de manière tangible, sensuelle. Il s'agit d'une manifestation privée d'objets concrets qui vont nécessiter jusqu'à la théorie des pulsions pour en saisir les multiples implications.

Le passage à la représentation de mythe signifie l'emprise de la pensée sur la chose, de l'idée sur le concret, et du communautaire sur le privé. C'est, pourrait-on dire, le résultat ou la marque d'une théorisation réussie de l'analysant. Le mythe de la mite enlève à cette dernière son caractère de chose terrifiante. Elle se dissipe comme un nuage pour devenir objet de pensée qui, dans un même temps, recouvre l'ensemble des préoccupations de l'analyse. La chose, c'est alors le meurtre, l'inceste et leurs variantes ; le mot qui la représente, c'est le complexe d'Œdipe, la castration et leurs variantes.

Et ce qui serait jouissif serait l'envol de l'objet de la pensée psychanalytique, lequel permettrait enfin de sortir de son cercle. Finies les peurs de castration, de dévoration, ce ne sont là que mythes, contenus de l'armoire analytique, armoire de transfert destinée à purger de ses mites l'armoire du sujet.

Et voici que surgit une question d'importance : jouirait-on de devenir des êtres non pensants ? Dès lors pourquoi du dit ?

Le dit de la jouissance serait-il devenu le mot et non sa représentation, ou davantage, la chose et non sa représentation ? Il semble bien que ce soit le cas. Le dit serait la chose, la chose de la jouissance, ou mieux encore, la chose jouissante. Véritable clôture sur soi, parfaite image, ou plus encore, parfait « happening », parfait acte narcissique à l'abri de tout, englobant le tout.

Mais aussitôt, l'on s'aperçoit du danger : le dit-chose pourrait tout aussi bien être la chose de l'horreur, la chose horrifiante. Clôture narcissique dans l'absolue destruction.

Pour échapper à ce piège, la jouissance du dit ne devrait alors n'être que corrélatrice de l'instant où le dit, dépouillé de toute autre qualité représentative, serait la présence exclusive de la chose jouissante. Le problème résiderait alors dans la possibilité de saisir au vol cette chose jouissante tout en évitant la chose horrifiante. Autant dire qu'il s'agit là d'une mission impossible.

Il devient dès lors impératif de trouver une autre caractéristique au dit pour s'assurer de l'authenticité de sa valeur de jouissance.

En sémiotique, il est dit que la langue est passe-partout. Tout signe peut être traduit en signe linguistique sans que l'inverse soit vrai. Hjelmslev écrit : « Ce caractère intégral de la substance du contenu d'une langue va jusqu'à inclure dans cette substance celle de l'expression, et d'ailleurs aussi les formes de la même

langue, ce qui est la condition nécessaire pour pouvoir utiliser la langue comme la métalangue dont on se sert pour la décrire⁴. Comment ne pas voir dans cette propriété de la langue un plus, une qualité positive qui permette de dépasser l'éternelle double face de Janus, la sempiternelle ambivalence amour-haine, le plaisir-déplaisir, la pulsion de vie-mort. Si le caractère intégral de la langue permet ce dont il est question, il serait oiseux de penser qui l'interdit.

Ce dont les psychanalystes à l'œuvre conviendront volontiers : dire la chose, même si le dit peut être chose, est un plus ; c'est déjà la moitié du travail de fait, et c'est aussi l'accès à la métalangue pour pouvoir dire le dit.

Dire la terreur nocturne n'est pas seulement transposer cette terreur dans le dire, même si ce peut l'être du fait du formidable pouvoir d'évocation du dire, c'est aussi la reconnaître, s'en familiariser, l'appriivoiser en l'offrant à la pensée. Le dit, chose et mot, en plus de la chose ou du mot qui la véhicule, est aussi l'union de la chose à la pensée et à la pensée de la pensée de la chose. C'est cette union qui est jouissive.

La reconnaissance psychanalytique, grâce à la règle fondamentale et au cadre, passe par le dit qui totalise la chose, le mot, et la pensée de l'une et de l'autre.

« Compréhension et guérison coïncident presque », rappelle Freud dans sa 34^e conférence. Ce « presque » devient explicite : en psychanalyse, la compréhension grâce au dit ne correspond pas à la guérison mais à la levée du symptôme, ce qui ne fera que relancer le processus. La guérison, elle, exige davantage dans la mesure où elle signifie la fin du processus curatif. De même, le dit ne suffit pas à écarter la chose, il lui faut ce plus, cette qualité qui lui permette de l'englober, de la « transsubstantifier » en jouissance du dit pour arriver à la fin du processus analytique.

Et la chose qui se métamorphose n'est plus la chose privée ni la chose publique mais bien l'altérité du sujet et celle de l'autre, altérités qui nous leurrent, nous aliènent, peuvent nous rendre fous.

La jouissance du dit serait ainsi dotée d'un plus, un plus par rapport aux sens et à la sexualité, un plus par rapport à l'énoncé et à son entendu, un pouvoir de désignation universel indépendant du désigné, pouvoir qui couvrirait l'ensemble de l'expérience analytique. Et ce serait cette découverte-là qui serait jouissive.

La jouissance du dit serait alors la résolution du paradoxe de l'inconscient. Ce serait l'inconscient dit.

En l'occurrence l'analyste ignore ce que le patient a dit quand il a dit « ah ! les mythes ». Il ne le lui a même pas demandé. Ce qui a été dit et entendu, ce n'est en fait qu'un alémit. Un alémit dont l'« a » est déjà tout un programme. « A ! » expression, performance, climax, orgasme... De même que le lémit, anticlimax, résolution, bien-être...

⁴ Cf. Lepschy. p. 60

Pour les deux interlocuteurs, les yeux mi-clos, le corps abandonné, qui sur son divan, qui dans son fauteuil, la jouissance est là dans l'onomatopée explosive et son commentaire apaisant.

C'est ce dit-là qui va permettre l'acte de passage, la fin de l'analyse, sans que pour autant elle ne soit transformée en chose détruite par décret, la fin de l'analyse où réalité et plaisir ne sont plus incompatibles.

RÉFÉRENCES

FLOURNOY O., *L'acte de passage*, La Baconnière, 1985.

LEPSCHY G. C., *Intorno a Saussure*, Stampatori, 1979.

LE GUEN C., FLOURNOY O., STENGERS L., GUILLAUMIN J., *La psychanalyse, une science ?*, Les Belles-Lettres, 1989.